

L'actualité illustrée



La fête traditionnelle des archers à Villemonble.

(Ph. Keystone.)



Après leur victoire dans la Coupe de football d'Angleterre, les joueurs de l'équipe de Sunderland portent en triomphe leur capitaine, qui tient le fameux trophée.



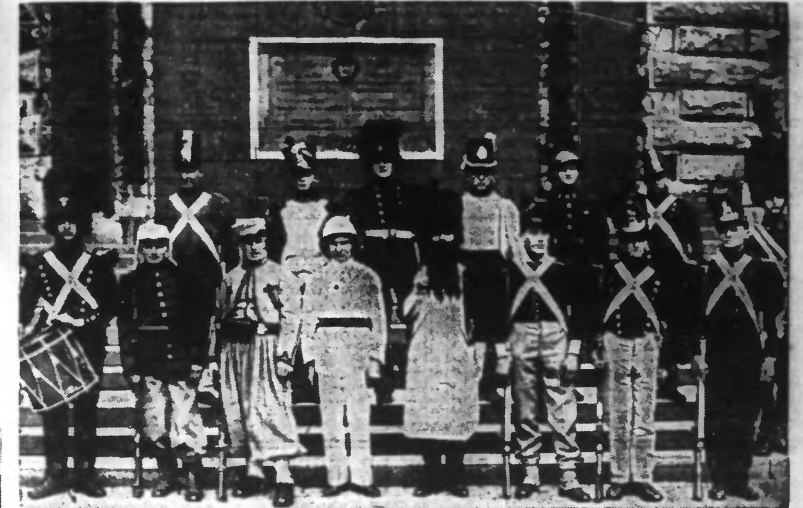
Une école pour les petits réfugiés espagnols s'est ouverte à Cerbère.

(Ph. Trampus.)



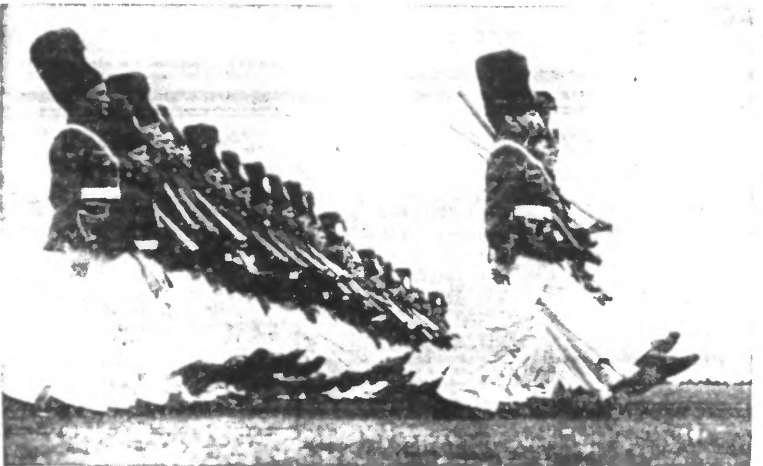
La délégation de l'empire du Nepal (au nord de l'Inde) qui vient d'arriver à Londres, pour assister au couronnement.

(Ph. Photo-Press.)



Les différents uniformes portés au cours d'un siècle par le régiment des grenadiers belges, dont on va bientôt fêter le centenaire.

(Ph. N.Y.T.)



La raideur et l'automatisme du défilé de ces cadets de l'école militaire du duc d'York ne donnent-ils pas la parfaite illusion d'une parade de soldats de bois ?



M. Giulio Marconi, fils du célèbre savant italien, est actuellement à New-York, où il se perfectionne dans l'étude de la radio.



Deux jeunes automobilistes français, Paul Girod et Martin Gallini, ont relié Tunis au Caire (3.200 km.) en 49 heures. Les voici en compagnie de nomades sur une des pistes qu'ils ont suivies.

(Ph. N.Y.T.)

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du mardi 4 mai 1937. — N° 16. *



CŒURS AVEUGLES

par **PIERRE DAVESNÈS**

Pauvre fille ! oui ! malgré ses millions !

Il ne pouvait s'empêcher d'établir un contraste entre cette face ingrate et le visage lumineux de Michèle, aux yeux troublants, aux cheveux d'or.

Et dire qu'il l'avait injustement soupçonnée.

Comme il s'en repentait maintenant ! Il souriait en pensant à son rival : le 13.

Le blessé du 13. Pauvre petit ! Machinalement, sans s'en rendre compte, il répétait ces mots : « Le treize ! le treize ! »

Oh ! il parlait très bas, d'un manière presque imperceptible, mais Mme de Hautefeuille l'entendait fine.

— Vous ne dites rien, cher ami, s'écria-t-elle d'une voix mielleuse, ou plutôt, vous répétez à voix basse un chiffre, le treize. Serait-ce une date que vous craigniez d'oublier ?

Surasant de surprise et tout confus d'avoir parlé à voix haute, il se récria :

— Une date ? pas du tout ! Vous pensez bien que je ne pouvais, à l'hôpital, dans mon état, faire des projets d'avenir. Les jours pour moi se suivaient et se ressemblaient avec une monotonie désespérante.

Il parlait, enfilant des phrases banales les unes à la suite des autres, pour essayer de donner le change sur ses véritables préoccupations ; mais

Mme de Hautefeuille avait été avertie.

— Ce garçon-là, se disait-elle, nous cache quelque chose ! Que veut dire ce treize qu'il répète tout bas comme un chiffre cabalistique ?

— Est-il superstitieux ? Est-ce pour conjurer un accident ?

Elle chercha longtemps, puis son visage de grosse commère s'éclaira d'une joie malicieuse.

Telles étaient les pensées des trois voyageurs, tandis que l'auto roulait sur les routes normandes.

Et il fallait toute la candeur de Line de Hautefeuille pour confondre cette randonnée avec une promenade sentimentale !

XVI

LE RÊVE SE BRISE

Il eût été impossible à Jean d'Orsel de dire combien de temps dura le voyage.

Loin de la réalité, il était tout à ses pensées, tout à son espoir, tout à sa joie ou qu'il veut jouer ! Ah ! Ah ! le joueur comme feu Ernest, mon mari ! Il va falloir que je mette le ho !

Elle relevait déjà la tête, pensant aux scènes épiques qu'elle ferait plus tard à son genre pour le guérir de son vilain défaut, car c'était une manie chez elle de vouloir guérir les gens de leurs défauts, malgré eux !

La pauvre Line en savait quelque chose ! Aussi n'avait-elle plus de défauts. Elle n'avait pas le courage d'en avoir.

Elle était une créature molle, amorphe, qui tremblait sans cesse devant sa mère comme un innocent devant un tribunal.

Elle ne s'étonnait pas trop du mutisme de son fiancé. Prête à tout admirer de lui, maintenant que sa mère lui

avait donné l'ordre de l'aimer, elle trouvait son silence obstiné d'une rare distinction.

La malheureuse était loin de se douter que si Jean d'Orsel avait pensé tout haut, elle eût entendu des phrases de ce genre :

— Comment vais-je faire, mon Dieu ! pour me débarrasser de cette prétendante impossible ?

— Il vaut mieux, après tout, qu'il soit joueur qu'aveugle, se disait Mme de Hautefeuille. Avec de la poigne !... Et l'on me rendra cette justice que j'en manque pas !

— Maman me laissera-t-elle mettre ma robe vert-jade pour mes fiançailles ? se demandait anxieusement Line de Hautefeuille.

Telles étaient les pensées des trois voyageurs, tandis que l'auto roulait sur les routes normandes.

Et il fallait toute la candeur de Line de Hautefeuille pour confondre cette randonnée avec une promenade sentimentale !

XVI

LE RÊVE SE BRISE

Il eût été impossible à Jean d'Orsel de dire combien de temps dura le voyage.

Loin de la réalité, il était tout à ses pensées, tout à son espoir, tout à sa joie ou qu'il veut jouer ! Ah ! Ah ! le joueur comme feu Ernest, mon mari ! Il va falloir que je mette le ho !

Elle relevait déjà la tête, pensant aux scènes épiques qu'elle ferait plus tard à son genre pour le guérir de son vilain défaut, car c'était une manie chez elle de vouloir guérir les gens de leurs défauts, malgré eux !

La pauvre Line en savait quelque chose ! Aussi n'avait-elle plus de défauts. Elle n'avait pas le courage d'en avoir.

Elle était une créature molle, amorphe, qui tremblait sans cesse devant sa mère comme un innocent devant un tribunal.

Elle ne s'étonnait pas trop du mutisme de son fiancé. Prête à tout admirer de lui, maintenant que sa mère lui

N'est-ce pas ce phénomène de la nature qui inspira l'élan mystique des cathédrales vers l'infini, vers l'espérance ?

L'auto, après avoir un instant suivi les bords de la Seine, franchit le fleuve.

— Voici bientôt Orsel, fit Mme de Hautefeuille.

— Enfin ! pensa Jean.

Déjà ! se dit tout bas Line qui, pendant tout le voyage, s'était bercée de tous les lieux communs sentimentaux, s'imaginant que Jean, son fiancé, se laissait aller comme elle à de douces rêveries amoureuses.

Jean rêvait et faisait des projets d'avenir, mais elle en était impitoyablement exclue.

L'auto entra dans un petit bois où la nuit était déjà presque complète, contrastant avec l'opaline clarté du crépuscule environnant.

— Nous arrivons, n'est-ce pas ? dit Mme de Hautefeuille, je reconnais le petit bois qui précède le parc.

Où, répondit Jean, tiré brutalement de sa rêverie, au détour de cette route, nous allons apercevoir le château.

Il avait à peine dit ces quelques mots que l'auto, virant brusquement à angle droit, jeta Line contre lui. Pour éviter qu'elle tombât, il ouvrit les bras pour la recevoir.

La jeune fille, qui avait poussé un petit cri de digne effarouchée, se méprenant sur son intention, resta blottie contre lui, amoureusement.

Mme de Hautefeuille, voyant ce mouvement, eut un petit sourire attendri et, tournant la tête, elle affecta de regarder obstinément du côté opposé, comme si le paysage avait soudainement revêtu un caractère puissamment intéressant.

Jean, ne sachant comment sortir de cette situation équivoque, fut tout heureux de s'exclamer en étendant la main :

— Voici Orsel !

Un magnifique château se dressait devant eux, dominant la contrée.

Il était bâti sur les ruines d'un manoir féodal dont une tour, restée debout, et quelques uns de murs attestaient

l'authenticité et la grandeur sauvage.

C'est à Henri IV que l'on devait d'avoir gardé cette tour intacte. Il y avait couché à l'occasion d'un voyage dans les environs, quelques jours avant de tomber sous le couteau de Ravalliac. Les ancêtres de Jean d'Orsel avaient conservé la chambre désormais historique dans le décor où le roi Henri avait passé quelques-unes de ses dernières heures.

Incendie pendant la Révolution et presque totalement détruit, le château fut reconstruit dans le style Renaissance, et cet anachronisme, opposant à la sévérité des murs vêtustes la grâce de délicats ornements architecturaux, était du plus curieux effet.

Une autre tour, semblable à la première, était à moitié rasée. Une vignevierge la ceinturait mollement.

Encadré de hautes et profondes forêts, le château semblait un bijou dans un écrin.

Après avoir franchi la grille, l'auto s'engagea dans le parc à la française et, faisant un virage magistral, s'arrêta devant le perron.

Un vieux laquais se précipita et, ouvrant la portière, s'inclina devant Mme de Hautefeuille et Line.

En se relevant, il aperçut Jean, resta une seconde ébahi, tant sa surprise était grande, puis, saluant militairement :

— Mon lieutenant !... fit-il. Qu'est-ce qu'on avait raconté que vous alliez devenir aveugle ?

Jean lui tapa amicalement sur l'épaule :

— Bonjour, mon vieux Justin ! fit-il. Tranquillise-toi ; c'est encore une fausse nouvelle de plus !

— Mon lieutenant est de retour pour de bon ? La guerre est finie pour lui ?

— Congé de « convalso » de trois mois ?

— Blessé ?

— Rien... c'est fini, un peu de brouillard dans les yeux...

Même la Marquise va être bien heureuse ! Elle s'était fait tant de mauvais sang ! Et M. le Marquis, donc ! Va-

l-il être content ! Il est capable d'en oublier ses rhumatismes...

— Toujours souffrant ?

— Rien de bien grave, mon lieutenant, mais il est toujours pris par ces satanés rhumatismes. On ne trouvera donc jamais de remède à cette maladie-là !

Jean ne l'écoutait plus. Déjà il avait disparu à l'intérieur, sans plus se soucier de Mme de Hautefeuille et de Line que si elles n'avaient pas existé.

Ce n'était pas seulement la hâte de revoir sa mère et son père qui l'avait fait manquer à la civilité puérile et honnête.

L'indifférence qu'il ressentait pour Line et le peu de sympathie que la mère de sa fiancée lui inspirait lui avaient fait oublier jusqu'à leur présence.

Depuis de longs mois, il n'avait pas revu ses parents et leur affection lui avait manqué.

Dans cette existence affreuse des tranchées, dans cet enfer, devant la mort, l'homme, instinctivement, appelle le réconfort de l'amour maternel.

Comblé de héros sont tombés en lançant cet appel déchirant et désespéré vers celle qui comprend et guérit toutes les blessures : « Maman ! »

N'est-ce pas elle la grande consolatrice, qui sait trouver le mot qui apaise la douleur morale et dispense la carresse qui fait oublier la souffrance physique ?

Jean aimait et admirait sa mère, dont la bonté pour lui n'allait pourtant jamais jusqu'à la faiblesse.

L'admiration en fils et en homme.

La marquise était une femme qui inspirait le respect le plus profond. Son visage, resté jeune, était encadré d'une couronne de cheveux blancs qui, malgré son port altier, lui donnait une douceur et un charme incomparables. Mais sous cette douceur apparente, les yeux vifs dans lesquels passaient parfois des lueurs fugitives, laissaient entrevoir une volonté de fer, intelligente et bonne, mais imbuë des préjugés de caste, ayant sur ce qu'on appelle le monde de l'aristocratie des opinions aussi tran-

chantes que dénuées.

Son mari, par contre, était un esprit large et ouvert, dégagé de ces préjugés et prêt à déclarer qu'il n'y a au monde qu'une seule noblesse qui compte : celle du cœur.

Mais ces opinions « démagogiques », révolutionnaires, scandalisaient et désolaient la marquise d'Orsel.

Son brave homme de mari le savait, et comme c'était un caractère faible, timide, annihilé d'ailleurs par un mauvais état de santé persistant, il ne réagissait jamais. Il se contentait de dire avec une sourde débaussé :

— Ma femme prétend que je suis un homme de gauche, un bolcheviste, parce que je n'ai pas les mêmes idées qu'elle sur le monde, sur ce qu'elle appelle « notre monde ».

En effet, Mme d'Orsel aurait volontiers pris pour devise cette formule : « Hors du monde, point de salut ».

Malgré lui, Jean pensait à cette singulière disposition d'esprit, en gravissant l'escalier qui conduisait à la chambre de son père. Il savait qu'il trouverait dans le marquis, lorsqu'il lui parlerait de son amour pour Michèle, le plus compréhensif des amis, le plus dévoué des alliés. Mais le pauvre homme avait bien peu d'autorité et la marquise le menaçait, comme on dit, par le bout du nez...

L'entrevue fut émouvante, cordiale, mais brève.

— Que je suis heureux de te revoir, Jean, et de te savoir guéri ! Mais... tu es vu ta mère ? Il ne faut pas la faire attendre ! Elle serait furieuse, si elle savait que tu t'es attardé à bavarder avec ton père avant d'aller l'embrasser...

Jean redescendit dans le grand salon. Sa mère s'y trouvait précisément. Il se précipita dans ses bras.

— Ma chère maman !... Quelle joie de vous revoir !

— Mon petit Jean !... Ta santé ?

— Guéri, maman.

— Dieu soit loué ! J'ai eu si peur ! et peur !...

(A suivre.)